

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 2 (1899)

Heft: 89

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

(Suite)

En certains temples la prostitution était érigée à la dignité d'une pratique religieuse. C'est dans ce but infâme que se trouvaient en permanence à Corinthe plus de mille jeunes filles renfermées au temple de Vénus. Ces pratiques où la volupté vient s'introduire au nom de la religion, d'origine européenne les unes, et importées les autres d'Asie, demeurent néanmoins à grande distance des cultes asiatiques et africains. Ceux-ci ne respirent d'ordinaire que les derniers raffinements de la cruauté et de l'impuiscit. Bien que notre dessein soit de n'entrer dans aucun détail à ce sujet, on peut dire toutefois que les sacrifices humains, des enfants notamment, y étaient très fréquents. Mais ce serait une erreur de croire que ce sanguinaire usage n'eût existé en Occident que chez les Gaulois. A Athènes même, le berceau de la civilisation païenne et où les mœurs étaient réputées les plus douces, on exécutait chaque année une victime humaine. En outre chaque année à la fête des Thargelies célébrées en mémoire de la naissance d'Apollon, on conduisait en grande pompe en dehors de la ville, deux personnes qu'on avait chargées de colliers de figues. Là pour se donner elles-mêmes la mort, elles devaient se précipiter du haut d'un rocher. Dans cette même ville étaient perpétuellement entretenus aux frais de l'Etat, des hommes impropre au travail et réputés de nulle valeur. Ils étaient réservés à des sacrifices d'expiation pour le jour où surviendrait un grand malheur ou

qu'éclaterait quelque fléau public. Des témoignages irrécusables nous montrent que les Grecs avant d'engager le combat, se croyaient obligés parfois pour se rendre les dieux propices, au sacrifice d'un homme ou d'une jeune fille. Dans l'île de Rhodes, dans l'île de Chios et ailleurs, les sacrifices humains n'étaient pas rares. Les Lacédémoniens avaient aussi primitivement immolé des hommes à leurs dieux. L'offrande de sang humain les remplaça plus tard. De cruelles flagellations étaient à cet effet infligées à des adolescents et aussi à des femmes.

Que de détails sur l'ensemble des usages et des mœurs des anciens de nature telle qu'ils ne peuvent aucunement figurer ici. Cependant pour donner idée à quel point la pudeur chez eux avait fait naufrage, ne peut-on pas signaler l'habitude qui régnait parmi les riches, les raffinés et les gens à la mode de se vêtir de robes transparentes de soie ou de quelque autre précieuse étoffe. Nous voyons plus d'une fois Juvénal stigmatiser des ses vers énergiques cet indécent usage. Que dire également de ces bains publics dont chaque ville de l'empire romain était dotée aussi bien que d'amphithéâtres. C'est là que sous prétexte d'hygiène et de propreté, chacun allait s'exhiber à tous les regards dans la plus complète nudité. Le désœuvrement, la futilité et la mollesse y conduisaient jusqu'à trois fois par jour. Et là un grand nombre, le corps couvert d'huile et parfumé d'essences, s'exposait voluptueusement au soleil des heures entières. — Mais combien ces usages qui blesse et vivement notre sens chrétien, pâlissoient néanmoins à côté d'autres maux qui décorraient la société d'alors et que nul inconvenient ne nous interdit ici d'indiquer. L'une des joies qui passionnaient et enivraient le peuple romain

à l'égal d'une véritable frénésie, c'était de pouvoir rassasier son regard du doux spectacle d'hommes aux prises avec des bêtes féroces ou s'entretuant entr'eux à coups d'épée. C'était pour jour de ce délicieux passe-temps qu'à Rome, l'empereur en tête, venaient s'entasser des milliers de citoyens de toute classe, dans d'immenses amphithéâtres uniquement construits dans ce but. Point d'anciennes villes romaines où l'on ne retrouve aujourd'hui quelques débris de ces établissements qu'avait rendu nécessaires et universalisé dans toutes les cités de l'empire, le noble besoin de voir couler à flots le sang humain.

Certains de ces amphithéâtres vraiment grandioses pouvaient contenir jusqu'à 150.000 spectateurs assis. — Parmi les proconsuls envoyés dans le gouvernement des provinces lointaines de l'empire, régnait une véritable émulation à qui enverrait à Rome, le plus de bêtes féroces, tigres, panthères, léopards, lions pour dévorer des hommes et s'abreuver de leur sang. C'était pour ces fonctionnaires de l'Etat, le moyen le plus propre de capter les suffrages du peuple et de monter aux plus hautes charges publiques. Il y eut des proconsuls qui envoyèrent jusqu'à six cents lions à crinières. Ces terribles duels de bêtes féroces et d'hommes dépourvus de toute arme, inondant la terre de ruisseaux de sang humain, ne duraient pas moins parfois de cinq à six jours consécutifs. « Détés-tables jeux, dit un Père de l'Eglise, où les spectateurs n'ont d'intérêt que pour les bêtes féroces ; plus mécontents qu'elles, quand la proie humaine s'échappe et fuit, heureux au contraire et battant des mains quand l'homme est saisi, quand ils entendent son dernier gémissement. »

Elle faisait déjà preuve de cette force d'âme enjouée, de cette patience résignée qu'elle dut déployer plus tard dans de dramatiques circonstances, comme tant d'autres belles et charmantes femmes appartenant à la plus haute noblesse de France. Dépouillées de leur fortune, poursuivies, traquées par les villes et les bois, elles surent montrer cet hérosisme journalier, plus difficile peut-être à soutenir qu'un grand élan de courage pour accomplir une action d'éclat.

Mais il restait une épreuve à subir, plus difficile que les autres pour la délicate jeune femme. Il fallut bien faire connaissance avec les six belles vaches laitières, la principale richesse de la pauvre métairie.

— Sais-tu traire les vaches, ma fille ? dit la bonne vieille en s'efforçant pour oublier son respect de traiter la « Victorine » ainsi qu'il était couvenu.

— Ma foi non, ma tante, risposta la marquise en riant.

(La suite prochainement).

Feuilleton du Pays du Dimanche 10

L'anneau d'argent

En effet, l'état troublé du pays, le manque absolu de communications pouvaient faire redouter une soudaine invasion des soldats de Kléber ou de Marceau, sans qu'on eût la possibilité d'être averti et de faire disparaître la marquise de Lescure, dans une cachette sûre. La moindre maladresse aurait pu faire reconnaître, à l'œil soupçonneux de quelque officier, une femme de haute naissance sous ces vêtements de paysanne, attirer l'attention sur ce charmant visage, sur l'élegance aristocratique de cette taille souple et fine, mal dissimulée sous la bure rustique.

Bientôt, en effet, la marquise devint suffisamment habile dans son nouvel état de métayère pour qu'aucune gaucherie ne vint trahir son

incognito en cas de surprise. Elle apprit rapidement à cueillir, à épucher fruits et légumes, à faire la soupe épaisse et bien graissée. Son plus grand amusement consistait à se mettre à la recherche des œufs frais, que les poules, demi-sauvages et fort rusées, allaient cacher un peu partout où elles trouvaient paille fraîche et mystère suffisant. Elle arriva même à surpasser l'adresse de la mère Fauchard elle-même à retourner l'omelette, en la faisant sauter d'un coup sec donné sur le long manche de la poêle. Et quand elle eut réussi à poser très proprement une belle pièce carrée à la veste du père Fauchard, la bonne femme resta toute ébahie.

— Ce que c'est d'être né noble ! dit-elle naïvement ; on sait tout sans apprendre.

C'est ainsi que la jeune marquise de Lescure, élevée dans une atmosphère de luxe et de raffinements, ayant brillé à la cour de Louis XVI, toujours si entourée d'hommages, sut se plier, avec bonne grâce et simplicité, à toutes les exigences d'une situation si nouvelle pour elle.

« sement, quand ils voient ses membres « palpiter sous la dent qui les déchire, « et l'arène inondée de sang. Bienveillants « au tigre, ils excitent sa fureur, comme « si eux-mêmes allaient se rassasier avec « lui de la chair et du sang de l'homme ».

On entretenait aussi à Rome pour les faire combattre à mort entr'eux des milliers d'hommes, qu'assez souvent (nombre d'auteurs païens nous l'attestent) on avait soin d'engraisser avant de les faire aller mourir dans l'arène sanglante des gladiateurs. Dans ces combats, des centaines et même des milliers d'hommes à la fois, l'épée nue, étaient mis aux prises deux à deux. Les spectateurs au nombre souvent de 150 000, tressaillaient d'allégresse et dans une joie délirante s'écriaient : *il en tient, hoc habet*, lorsqu'ils voyaient quelques combattants recevoir de graves blessures, ou que le vainqueur tenant le vaincu sous son genou, se disposait à lui enfonce l'épée dans la gorge. Si le gladiateur ne combattait que mollement ou faisait mine de vouloir déserté la lutte, aussitôt de cette foule saisie et exaspérée de colère, de ces milliers de poitrines d'hommes et de femmes, éclataient comme un tonnerre, ces cris redoublés : *Occide, verbera, ure, frappez, tuez, brûlez*. Ce dernier mot de *brûlez*, rappelle le fer chaud que tenaient à la main, des gardiens postés aux barrières, prêts à l'imprimer brûlant sur les épaules du gladiateur qui eût cédé à la tentation de se dérober et de s'enfuir. Mais, le cas était rare.

(A suivre).

G. MARTIN
curé de Pleigne.

LE CONTE DU DIMANCHE

LA BARQUE

I

Assis tous deux en face de la mer qui semblait à cette heure matinale chanter pour eux seuls son éternelle chanson, les jeunes gens laissaient leurs regards errer à l'aventure sur l'immense nappe d'eau que le soleil pailletait d'or.

Tout à coup, Pascal releva la tête et prit la main de la jeune fille dans la sienne.

C'est aujourd'hui, lui dit-il d'une voix émue, que tu me rende réponse, t'en souviens-tu, Tiennette ?

— C'est vrai... balbutia-t-elle.

— Eh bien alors ?

— Eh bien... plus jerélléchis et plus ça m'inquiète. Je t'aime, Pascal, mais n'empêche que c'est quasi une folie de nous épouser. Il vaudrait peut-être mieux que tu prennes Germaine...

— Oh ! répliqua-t-il, comment peux-tu me conseiller cette chose ?

Ça me navre le cœur, de vrai ! Mais je suis pauvre et elle est riche, et je n'ignore pas qu'elle t'accepterait, encore que tu n'aises point d'écus.

Il haussa les épaules.

— C'est de toi que je suis amoureux ! reprit-il.

Une rougeur de contentement monta au visage de Tiennette. Elle chercha cependant encore à dissuader Pascal et, bravement, avec un trouble que sa volonté parvenait seule à dissimuler, car elle eût été désolée de le voir se rendre, elle lui dit les luttes qu'il aurait à soutenir pour subvenir à la vie quotidienne quand

ils seraient mariés. Et puis, qui savait ? on se gausserait de lui peut-être par dessus le marché, puisqu'elle ne pouvait rien, mais absolument rien lui apporter en dot.

— Tu m'apporteras ta jeunesse et ta vaillance au travail, répondit Pascal, et c'est bien quelque chose ! Va, mon amie, laissons dire les autres, et soyons heureux à notre façon. Je suis solide et je gagnerai bien pour nous deux, tu verras.

Tiennette écoutait consolée et ravie et ses indécisions tombaient devant la volonté bien arrêtée du matelot de la prendre pour femme malgré sa pauvreté, une si grande pauvreté que l'on se demandait dans le village comment elle faisait pour manger chaque jour et se vêtir proprement, n'ayant plus ni père ni mère.

Elle avait été recueillie dans le temps, à la mort des siens, par son oncle, le vieux Nazaire, un matelot comme Pascal qui habitait Presselles.

Un brave homme, ce Nazaire, un peu... gueulard, mais bon comme le pain, et, la preuve, c'est qu'il aimait l'enfant, la soigna et ne lui reprocha jamais d'être une charge pour lui, bien qu'il fût très à court d'argent à ce que l'on disait, sans doute à en juger par sa piétre apparence.

Tiennette lui garda une vive et profonde reconnaissance de ce qu'il faisait pour elle et l'aima assez pour penser en grandissant ne vouloir jamais le quitter et le soigner lorsque les années, pesant trop sur ses jambes, le forceraient à rester au logis.

Et ça viendrait bientôt maintenant. Bien qu'il adorât la mer et n'eût de plus vive satisfaction que de partir à la pêche dans sa barque, usée et rapiécée comme tout ce qui lui appartenait, le bonhomme ne se sentait plus guère de force à lancer ses lourds filets, ni à manœuvrer les avirons pendant de longues heures.

Alors, Tiennette se dévouerait et tâcherait par sa tendresse et ses prévenances calmes de de lui faire moins regretter les vagues berceuses sur lesquelles la petite barque continuerait de se balancer.

II

L'homme propose et Dieu dispose. Tiennette avait 18 ans lorsqu'on lui ramena un soir le vieux matelot sans connaissance et la face congestionnée.

Le médecin constata une attaque et tenta vainement de le sauver ; c'est à peine s'il parvint à lui faire ouvrir les yeux et à prononcer quelques paroles.

— Tiennette... je te donne... c'est pour toi... Que lui donnait-il le vieux moribond qui de sa vie n'avait rien possédé ?

Sa cahute et sa barque, c'était toute sa fortune ; mais lorsque trois jours après, la jeune fille orpheline pour la seconde fois, se trouva seule, cette cahute et cette barque lui furent bien utiles.

Grâce à eux, elle eut un abri et du pain assurés, car elle loua fréquemment le bateau aux gens de la ville qui voulaient, par les journées claires et reposées, se promener en mer.

Puis chacun l'aida en lui apportant des filets à raccommoder, ou des hordes à rapiécer.

Elle ne put bientôt plus compter que sur le modeste gain de son travail, car la barque ne lui servit pas longtemps ; le bois en était verrouillé, la mousse s'attachait à ses flancs crevassés et Tiennette en fera du feu l'hiver prochain, quand le vent de mer soufflerait dans sa maison.

Et dire que Pascal voulait épouser cette pauvresse !

— Oui je veux ! répondit-il résolument

quand, pour la dixième fois peut-être elle le pria de réfléchir ; je veux ! à toi de refuser si tu en as le courage.

Mais elle ne l'eût pas, et malgré tout ce que les amis du matelot tentèrent pour le dissuader de ce mariage, malgré les moqueries des uns et des autres, ils se marièrent un mois plus tard.

Oh ! par exemple, ce fut une noce sans tambour ni trompette, mais s'ils ne festoyèrent pas le soir, ils ne s'en aimèrent pas moins.

— Deux misérables de plus ! dit-on dans le village.

— Deux heureux de plus ! pensèrent les amoureux.

III

Oh ! comme la brise hurlait sur les falaises. Décembre avait tout gelé sur son passage, et la mer roula, en même temps que son écume argentée, les gros flocons de neige qui, depuis la veille, tombaient sans interruption.

Tiennette et Pascal, assis mélancoliquement près du foyer éteint, n'osaien se communiquer leurs pensées, leur épouvante du lendemain, car ils avaient dépensé leur dernier sou et, s'il ne restait pas du bois dans l'âtre, il ne restait pas davantage de pain dans la huche.

Pourtant, ils trimaient durs l'un et l'autre.

Malheureusement, Tiennette trouvait moins de raccommodages l'hiver parce que les femmes restant chez elles, cousaient elles-mêmes, et Pascal ne gagnait presque rien car on ne part pas en mer avec le brouillard et la neige.

L'horrible temps ! L'air pénétrait, glacial, dans la chambre sans feu et Tiennette soufflait dans ses doigts engourdis pour les réchauffer de son haleine, tandis que le matelot, désespéré de son inactivité forcée, sentait lui monter aux yeux des larmes de rage et presque de honte.

Oh ! la pauvre Tiennette qu'il aimait tant ! Comment fallait-il qu'il la laissât souffrir ainsi !

— Dis, balbutia-t-elle, si... tu brisais la barque ? Nous aurions de quoi nous chauffer au moins !

— Enfin ! répondit-il avec un soupir d'allégement, tu consens ! je n'osais plus t'en parler, mais puisque tu veux bien maintenant, tu verras comme elle sera vite brisée.

— Il le faut bien... répliqua-t-elle tristement. Elle ne nous sert plus à rien et l'hiver est s'dur !

— Ne la regrette pas, va, reprit-il, cette vieille barque jusqu'à présent inutile, qui, dans une heure, te redonnera avec la chaleur la force et le courage. Ne la regrette pas ! si nous ne la brûlons, ses planches moisies partiraient lambeaux par lambeaux...

— C'est vrai... fit-elle.

Et, moitié chagrine, moitié souriante à la pensée qu'on allait la détruire et à la perspective de la belle flamme claire et joyeuse qui égayerait le pauvre logis, elle voulut, malgré le mauvais temps, suivre son mari sur la plage afin de rapporter tout de suite la première brûlée de bois en attendant qu'il terminât sa besogne.

Oh ! elle ne serait pas longue cette besogne ; quelques bons coups de hache de ci, de là, et ce serait tout.

Tiennette prit sa cape, Pascal emporta ses instruments, et tous deux se dirigèrent vers le coin de la plage où la barque était amarrée. Ils ne se parlèrent plus, le vent apre leur coupait la respiration et leurs coeurs battaient fort comme s'ils allaient commettre une mauvaise action.

Ceux du pays avaient bien raison en disant qu'ils seraient misérables !

Et pourtant, Pascal ne regrettait pas d'avoir